

Laval théologique et philosophique



Henri BOURGEOIS, *L'avenir de la confirmation*, Lyon, Éditions du Chalet, 1972 (14 X 22 cm), 192 pages

R.-Michel Roberge

Volume 29, numéro 3, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020381ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020381ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roberge, R.-M. (1973). Compte rendu de [Henri BOURGEOIS, *L'avenir de la confirmation*, Lyon, Éditions du Chalet, 1972 (14 X 22 cm), 192 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 29(3), 323–324. <https://doi.org/10.7202/1020381ar>

laquelle l'auteur retrace son propre itinéraire intellectuel.

De ces pages « d'itinérance théologique », les unes intéresseront davantage le philosophe, d'autres, le théologien. Certaines favoriseront leur dialogue.

Breton s'arrête avec vigueur à définir le statut du discours logique qui alimente la théologie. Il invite les penseurs à réfléchir sur certains faits de l'ordre du langage qui sont susceptibles de renouveler la théologie (v.g. la signification dans une langue comme phénomène linguistique de la présence de certains mots, comme *ineffable*, *indivisible*, la présence dans le discours de *quelque chose* qui transcende tout discours). Il essaie de situer le statut des énoncés de la foi de telle sorte qu'ils soient protégés contre le non-sens.

On trouvera dans les pages que l'auteur consacre à l'idée de tradition des aperçus d'une rare profondeur; dans celles qui portent sur la liberté de l'acte de foi des propos que le contexte œcuménique rend actuels. À cet égard, il ne manque pas d'audace lorsqu'il considère comme un des éléments essentiels pour notre époque de la liberté religieuse la reconnaissance par chacune des confessions religieuses chrétiennes « non seulement de l'existence de fait des autres confessions, mais de leur nécessité historique et de leur nécessité de droit, en tant qu'expressions, authentiques et limitées, de l'acte de foi » (215). La liberté, ainsi entendue, dépasse, on le voit bien, l'idée de tolérance. L'auteur pourra ainsi penser la multiplicité des confessions chrétiennes sous le signe de l'unité et d'une nécessité intelligible qui fait songer à Hegel.

À notre avis, les pages les plus vivantes du livre sont celles qui portent sur les relations qui devraient exister entre la foi et la recherche philosophique (chap. IV). La foi peut-elle apporter quelque chose à la réflexion philosophique, celle-ci, à la foi? Dans la foi et la raison, l'auteur, selon des catégories qui lui sont familières, retrouve « deux aspects d'une même intentionnalité de la conscience dont l'un indique la visée et l'autre la réponse probable d'un accomplissement, humainement impraticable et nécessaire à la vocation de l'esprit » (151).

René CHAMPAGNE, S.J.

Henri BOURGEOIS, *L'avenir de la confirmation*, Lyon, Éditions du Chalet, 1972 (14 × 22 cm), 192 pages.

Cette étude est une des contributions les plus valables qui nous aient été données sur la théologie de la confirmation en ces dernières années.

Dans la ligne du renouveau de la dogmatique, ce livre se veut une recherche du *sens* de la confirmation comme seconde étape de l'initiation baptismale.

Après avoir pris acte de l'actuelle crise de sens de ce sacrement, l'auteur nous rappelle que dès la toute première expérience chrétienne, l'initiation baptismale des nouveaux croyants se présente comme un résumé de l'essentiel du message pascal: le Christ mort et ressuscité, le pardon des péchés, l'Esprit Saint et l'Église. Assez tôt, observe-t-il, le rite d'eau fondamentale se complète de rites préalables et de rites de prolongement (imposition des mains, onction d'huile, signe de la croix, etc.). Un troisième chapitre diagnostique dans cette évolution « un souci de mettre l'accent sur l'Esprit Saint, une préoccupation de l'unité en face des divisions, l'expérience de la croissance ecclésiale entraînant la multiplication des communautés » (p. 72).

L'auteur nous amène ensuite, par une série de considérations très inégales, à chercher le sens de la confirmation dans « la *réfraction dans la vie du croyant* de trois traits majeurs de l'Église: sa référence à l'Esprit, son unification toujours à recevoir et toujours à réaliser, sa croissance sans cesse en cours » (p. 90). C'est dans l'élaboration de cette triple piste que *L'avenir de la confirmation* va nous livrer le meilleur et le plus original de sa réflexion.

Les aspects d'unité et de croissance (chap. V) que la confirmation souligne dans la vie de l'Église sont très justement perçus dans leurs relations réciproques: d'une part, c'est en fonction de la croissance ecclésiale que la confirmation pose la question de l'unité; d'autre part, l'unité à bâtir inspire la croissance ecclésiale. Malgré ses débuts prometteurs en termes de diversité des charismes (p. 93), l'exposé ne nous apparaît pas exprimer assez directement l'aspect diversité de l'Église, symbolisé par la confirmation. Ce sacrement n'est-il pas d'abord à concevoir comme la célébration par l'Église de l'*originalité* de l'investissement de chacun des chrétiens dans la sacramentalité de l'unique Église, comme la reconnaissance officielle par l'Église de la nécessaire initiative de chacun dans la mission de véhiculer l'Incarnation? Vu du côté du confirmand, ce sacrement n'est-il pas d'abord à concevoir comme la mise au service de l'Église de sa capacité de *vivre avec d'autres*, ce qui signifie l'investissement dans l'Église d'une *personnalité inventive*, capable de prendre *ses responsabilités*, avec *ses propres charismes* dans un lieu donné de la collectivité? Il nous semble que si cette idée avait été plus

clairement affirmée, le chapitre tout entier y aurait gagné en assurance et en profondeur. Il en est de même pour le chapitre suivant sur le rôle de l'Esprit de l'Église dans le confirmé. On aurait aimé voir pousser l'analyse jusqu'à reconnaître dans la confirmation non pas seulement un Esprit de croissance et d'unité, mais un Esprit de *partage des responsabilités*.

Bref, cette étude redit de façon intéressante les grandes intuitions de la théologie actuelle de la confirmation. Elle a le grand mérite de ne pas comparer baptême et confirmation quant à leurs effets mais bien plutôt quant à leur façon de dire l'unique initiation chrétienne. Mais ici encore le lecteur reste insatisfait. Il aurait fallu souligner clairement la primauté originelle du baptême et de l'eucharistie: le premier comme sacrement d'engagement dans l'Incarnation, le second comme célébration de ce qu'on a pu réaliser effectivement, dans sa vie et dans celle de l'Église, de la mort-résurrection du Christ. La confirmation, comme les autres sacrements n'intervient que comme un de ces ré-aménagements du baptême qui s'imposent à mesure que le chrétien découvre, avec la vie, l'ampleur de son engagement initial. Et il découvre l'ampleur de cet engagement à mesure qu'il prend conscience de ce qu'il est. Dans cette optique, l'auteur n'aurait pas eu à craindre de minimiser la dimension ecclésiale du baptême en définissant sans détour la confirmation comme le sacrement de la vie en Église. La confirmation intervient comme moyen de re-célébrer son baptême dans cette découverte existentielle que le chrétien fait de sa capacité de vivre originalement *sa tâche propre* dans l'Église.

R.-Michel ROBERGE

Olivier REBOUL, *Kant et le problème du mal*.

Préface de Paul Ricœur, Montréal, Les Presses de l'Université, 1971, (14 x 22 cm), 276 pages.

Il m'est difficile de dire de cet ouvrage tout le bien qu'il mérite. Une plume plus autorisée que la mienne en a déjà souligné la valeur. La préface de Paul Ricœur nous dit que « cette étude offre un admirable exemple de reconstruction d'un enchaînement conceptuel. » (p. X).

Aucune étude depuis la thèse de Ruysen ou le livre de Delbos n'avait offert au problème du mal chez Kant, une attention soutenue tant au point de vue historique qu'au point de vue philosophique. M. Reboul s'y est lancé sur l'impulsion offerte par l'*Essai sur le Mal* de Jean Nabert. M. Reboul

commence par dresser le portrait de Kant face au rationalisme classique; face à la théologie de la Réforme puis face à la philosophie des lumières. Un chapitre examine la genèse et l'évolution de la doctrine du mal dans les divers écrits de Kant. On passe ensuite aux pages sur le mal radical qui ouvrent *La Religion dans les limites de la simple raison*. « Le moi est haïssable non pas parce qu'il est aimé mais parce qu'il est préféré » écrit l'auteur qui nous guide à travers les pages complexes de Kant et cherche à serrer au plus près possible la nature de ce mal, acte d'un être libre, acte qui reste l'injustifiable, mais que la raison ne peut renoncer à chercher à comprendre.

Ces bases étant posées, l'auteur nous achemine vers une réflexion sur la liberté humaine puis sur le mal et la religion, enfin sur l'humanisme et le problème du mal. Ces trois chapitres, sommets de l'œuvre, campent d'une manière exhaustive la théorie du mal à l'intérieur de l'œuvre philosophique de Kant.

Sans aucun doute le livre démontre que la théorie du mal radical n'est pas une pièce rapportée dans le système de Kant. En cela l'ouvrage tourne la page d'une manière définitive sur les interprétations de Ruysen et de Delbos. Pour ma part, je soulignerai que la démarche du livre a les inconvénients correspondant à ses avantages. En soulignant la présence d'une réflexion sur le mal dès l'*Essai sur le concept de grandeur négative* (1763), l'auteur masque un peu le nouveau tournant représenté dans l'œuvre de Kant par les essais sur la Théodicée de 1792 et sur le mal radical de 1793. M. Reboul affirme certes que la réflexion sur le mal radical « change les données » mais, la thèse portant sur l'unité de la réflexion Kantienne, la nature du changement reste dans l'ombre. (On trouvera une autre manière d'analyser le problème dans mon ouvrage *Kant on History and Religion* en voie d'impression chez McGill-Queens University Press). Les nuances qu'une étude historique peut faire ressortir auraient aussi permis de montrer que si le concept de Nature est comme dit M. Reboul « presque synonyme de Providence » dans les écrits sur l'histoire, cela n'est vrai que de ceux antérieurs au grand appendice de la *Critique du Jugement*. On aurait pu aussi souhaiter une page se penchant d'une manière plus précise sur le langage de Kant au sujet du mal: le mal est l'égoïsme dit M. Reboul. Cela prête à confusion car, comme il s'empresse de le dire plus loin, c'est aussi le mensonge à soi-même, la faiblesse, la duplicité, la hâte à admettre le principe de l'exception. Peut-